

Coup de coeur

La guerre d'un seul homme

Souvenir

Henry Welsh

Volume 8, numéro 2, novembre 1988, janvier 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Welsh, H. (1988). Compte rendu de [Coup de coeur : la guerre d'un seul homme / *Souvenir*]. *Ciné-Bulles*, 8(2), 38–39.

Henry Welsh

La guerre d'un seul homme

■ Production de l'Île de Guernesey, ce qui ne doit pas être si

fréquent, ce film pourrait peut-être revendiquer une certaine paternité hugolienne. Je ne sais si le roman dont il est tiré, **The Pork Butcher** de David Hughes, est de la même veine littéraire, mais il y a réellement dans le développement du scénario, dans son involution, de troublants accents liés à la psychologie des personnages, à l'implication terrible de l'histoire ou tout simplement à la folie des hommes. Sans omettre le *jugement de Dieu* qui vient sacraliser une sorte de rite d'expiation tout à fait particulier. Il n'y a pas de figure héroïque à proprement parler et le temps est le révélateur des choses; la conséquence en est que la mémoire, et donc le *Souvenir*, est seul apte à construire et à fixer globalement le destin d'un homme, d'un peuple. Mais en même temps, les choses oubliées peuvent être la garantie d'un futur meilleur. Le film illustre parfaitement ce paradoxe inévitable que le travail de l'histoire, la petite ou la grande, opère en nous.

Souvenir

35 mm/coul./94 min/
fic./1987/Royaume-Uni-
France

D'après **The Pork Butcher**
de David Hughes

Réal.: Geoffrey Reeve

Scén.: Paul Wheeler

Image: Fred Tammes

Son: Bob Allan

Mont.: Bob Morgan

Int.: Christopher Plummer,
Catherine Hicks, Michael
Lonsdale, Christopher Caze-
nove, Lisa Daniely

Prod.: Fancyfree Pro-
ductions

Dist.: Norstar Entertainment

Souvenir c'est aussi un film sur la réconciliation sans compromis, certes, mais sans fausses vérités non plus. À un moment où les peuples et pays européens parlent concrètement de faire leur union, il est singulier de regarder un tel film.

Le fond visible est bien sûr constitué de ces années épouvantables de la Seconde Guerre mondiale dans un village du Sud de la France. Mais ces années sont rendues à travers le crible de la mémoire d'un homme seul, Ernst Kestner, interprété remarquablement par Christopher Plummer. Cet homme revient en France après 40 années passées aux États-Unis. On apprend que sa fille et sa femme (qui est morte à présent) n'avaient

jamais eu de nouvelles de lui depuis. Son arrivée parmi le couple parisien de sa fille et de son mari est l'occasion de déclencher une machine à remonter le temps. À travers la rencontre avec son père, c'est toute une éducation perdue qui semble venir bousculer le confort de cette femme mûre aux allures fragiles. Comme si la soif et le désir de connaissance des origines trouvaient là, d'un coup, la possibilité de s'étancher. Par là même, toute la haine de s'être sentie orpheline va également éclater au visage du père prodigue. Une situation qui trouve une manière de résolution dans un voyage vers le Sud de la France, qui marque géographiquement cette périlleuse remontée dans le temps.

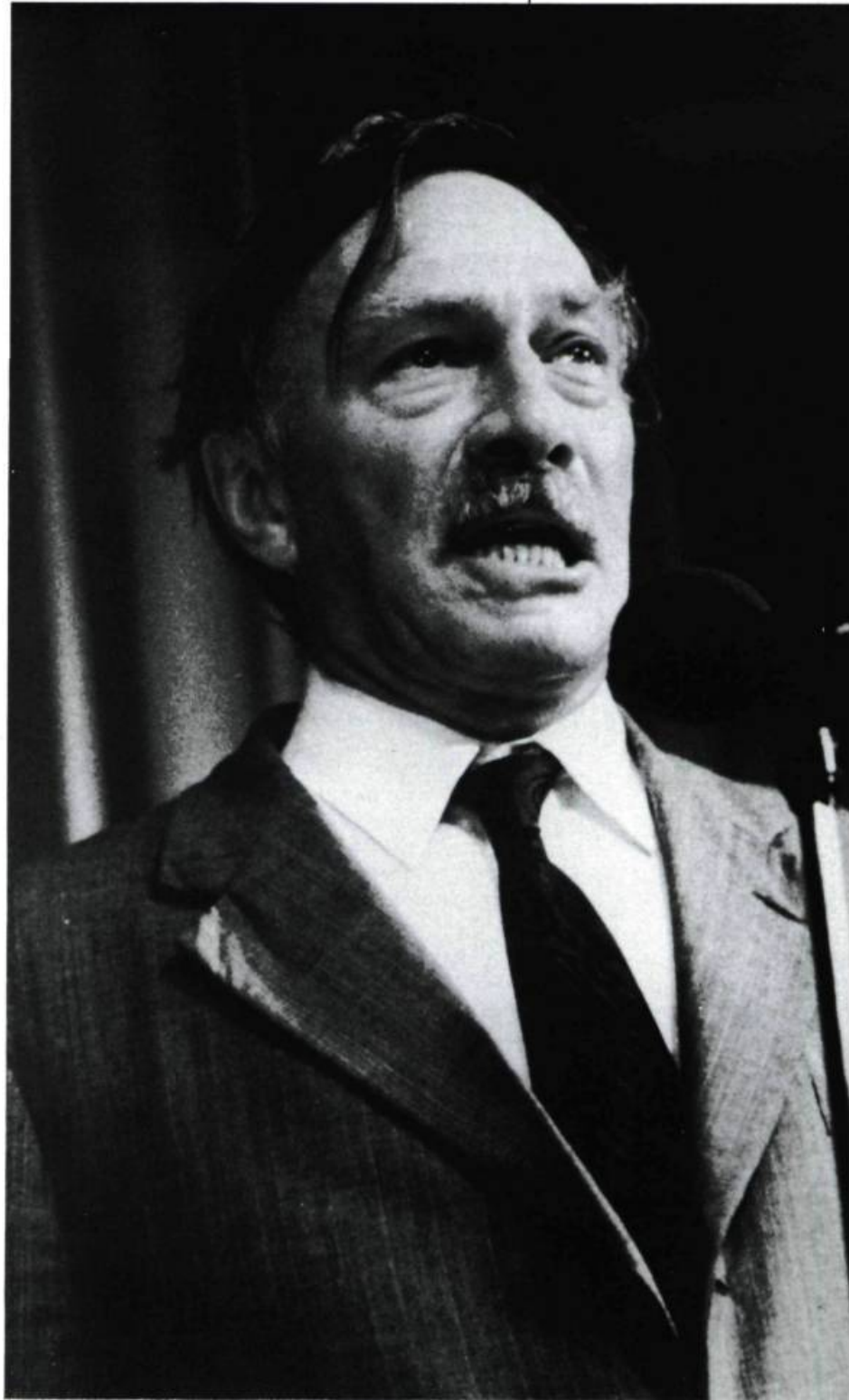
Les scènes d'échanges parfois tendres, parfois orageuses, puis la complicité entre le père et la fille, sont des motifs récurrents du film avec un certain crescendo qui donne une tension sourde. En réalité, nous apprenons peu à peu que cet homme était une jeune recrue de la Wehrmacht en poste dans le village français où ils se retrouvent tous deux maintenant. Âgé de 18 ans alors, il a vécu une passion interdite avec une femme française dont le mari était résistant. Il se trouve que les meilleurs moments de la vie d'Ernst sont ceux de ces rencontres secrètes et furtives avec la jeune femme française. Marqués du sceau de la jeunesse et du secret ce sont les seuls vrais souvenirs qu'Ernst, vieillissant, conserve d'une vie qu'on devine terne et sans intérêt. Comme si l'échec de sa vie se résumait à ce jour de Juin 1944 où il fut obligé de quitter le village alors que sa décision de désertier et de fuir avec son amante était prise.

À rebours, Ernst tente un sauvetage d'une existence perdue. Il découvre et nous fait découvrir, ainsi qu'à sa fille, que ce village fut le théâtre d'un massacre semblable à celui d'Oradour. C'est un bouleversement pour lui et pour sa fille qui croit comprendre que son père est un de ceux qui enfermèrent les femmes et les enfants dans l'église avant d'y mettre le feu. Révélation insoutenable pour Ernst qui perturbe les fêtes du 14 juillet en s'auto-accusant du massacre et en demandant publiquement une expiation et un jugement pour ce crime. Le maire du village refuse le jugement au nom du pardon et de l'oubli nécessaires à la construction de l'Europe — thème favori de sa campagne politique. Cependant, il fait à son inter-

locuteur une révélation : c'est à cause de lui que le massacre eut lieu. Jeune résistant, il voulait prouver sa bravoure et pour cela, un jour, il a exécuté sans ordres, deux officiers SS. C'est à la suite de cette exécution que les représailles ont vu la population exterminée. Cet aveu qui libère sa conscience le met dans une situation équivalente à celle d'Ernst face à un jugement sur la culpabilité ou l'innocence en cas de faits de guerre. Cependant, cet aveu est entendu par un vieux résistant qui décide de rendre justice et d'abattre le maire. La balle frappe Ernst qui s'écroule, touché à mort, victime innocente puisque nous savons alors que ce sont les SS seuls qui commirent cette horreur. En réalité, le retour en France n'avait été motivé que par le secret espoir de retrouver celle qu'il continuait à aimer et qui avait péri avec les autres dans l'église.

La boucle se referme en soulignant une ambiguïté. Dire que du côté allemand aussi il y eut des victimes ne donne aucun motif de récuser l'holocauste, quel qu'il soit. Dire que la résistance fut elle aussi coupable d'erreurs tragiques ne renvoie pas dans le même camp partisans et occupants. En revanche, dénoncer la vanité des hommes, leur arrogance ou leur stupidité, sans masquer leur faiblesse ou leurs errements dans une situation où les valeurs sont bouleversées, n'est pas plus coupable que d'arborer le drapeau national ou d'emboucher des litanies d'anciens combattants. Modestement, ce film tente de dire qu'au milieu de la tourmente, un amour a failli être possible, que ce manquement a guidé un homme tout au long de sa vie et qu'au-delà des frontières, des barrières, cela a été sa raison de vivre plutôt que la certitude rigide des armes ou des idéologies.

Rarement on a manipulé un tel sujet avec si peu de parti pris. Le recul du temps, la précision du scénario, qui démonte minutieusement les mécanismes du souvenir, font échapper ce film au genre des-films-de-guerre. Au fond, il pourrait s'agir de l'aboutissement de ce genre de fiction avec comme message : « Respectons les témoins et laissons-les régler leurs différends. » Tant mieux pour que s'épanouissent d'autres talents et d'autres histoires moins belliqueuses. Tant pis pour une part entière de l'industrie qui profite des conflits passés, présents et à venir pour nous couper le monde en deux avec les bons et les méchants. ■



Christopher Plummer